

« Prends ton temps ! » – trois lettres de Pascal Poyet

Troisième lettre.

Hier, au restaurant, le garçon me demande : « Dessert ? » Je dis : « Non. » « Café ? — Non plus. » Alors, lui : « Prenez votre temps ! »

En revenant ce matin à l'*exposition* (comme je les appelle) que je prépare en ce moment¹, et que j'évoquais au début de ma première lettre, je me suis attardé sur un point auquel je n'avais jusque-là pas donné autant d'importance.

Cette exposition portera sur le premier sonnet de Shakespeare que j'ai passé du temps à regarder, avant même le début de ce travail dans les *Sonnets* : le sonnet 135. Il a ceci de particulier que le même mot s'y répète treize fois. C'est cela qui avait attiré mon attention. D'autant qu'à l'époque, c'était une traduction, en prose, que je regardais, et que le mot en question avait été laissé en anglais par le traducteur – laissé en anglais et composé en italique, ce qui renforçait sa présence visuelle. Ce mot est *will*. Une note à la fin du livre affirmait que ce sonnet et le suivant, où le mot apparaît encore sept fois, sont « proprement intraduisibles », et invitait le lecteur à « choisir entre les sens » dont elle donnait la liste : *Will* est l'abréviation du prénom de l'auteur des *Sonnets* ; *Will* est un surnom pour un rival ; *will* est le vouloir, le désir, et, « en argot du temps, un terme sexuel des deux genres² ». Cela donne une idée de l'embarras dans lequel s'était trouvé le traducteur. En fait, les traducteurs de ces deux sonnets se divisent en deux groupes. D'une part, ceux qui laissent le mot en anglais, privant le lecteur d'un équivalent dans sa langue ; d'autre part, ceux qui le traduisent par différents mots selon le contexte précis du vers, privant le lecteur du retour du mot.

Je pourrais entrer dans le sonnet par ce mot qui se répète, mais j'aperçois au début du cinquième vers ce qui pourrait bien être une quatorzième occurrence de *will*. C'est un verbe, l'auxiliaire du futur (c'est l'usage que nous lui connaissons le plus). Cette occurrence, le traducteur français l'avait traduite. Il faut dire qu'à cet endroit, *will* est accordé à la deuxième personne du singulier et que l'accord grammatical, qui n'existe plus en anglais contemporain, en change légèrement la physionomie. On lit : « *Wilt thou* ». Le pronom *thou* n'est plus en usage non plus en anglais contemporain qui, pour ce que nous traduisons « tu » ou « vous », ne dit

1. « La demande de "oui" », Château de Lavigny/Centre de traduction littéraire de Lausanne, 19 octobre 2023.

2. Shakespeare, *Sonnets*, version française par Pierre Jean Jouve, Le Sagittaire.

plus que *you*. Je vais donc entrer dans le sonnet par ce discret (et méconnaissable) quatorzième *will* sur quatorze vers. C'est le premier mot d'une phrase de deux vers : une question.

Je vois que les cinquième, sixième, septième et huitième vers (c'est-à-dire le deuxième quatrain) sont occupés par deux questions de deux vers chacune. Il y a un *will* à chaque vers. Je lis, mais en laissant pour le moment ces *will* en anglais, la traduction que j'en ai publiée plus tard :

« Ne vas-tu, toi dont le *will* est large et spacieux, Jamais consentir à cacher mon *will* dans le tien ? En d'autres *will* semblera vraiment gracieux, Et en mon *will* pas l'ombre d'un je veux bien ? »

Cela donne une idée de la teneur de ce poème.

La *traduction en mention*³ de la fin de ce passage (« pas l'ombre d'un je veux bien ? ») dit : « "aucune" "belle acceptation" "brillera" "?" » L'anglais dit : « *no fair acceptance shine ?* » Je passe sur le fait que j'ai traduit, pour ainsi dire, le verbe *shine*, « briller », par le mot « ombre ». Shakespeare faisant assoner (par exemple au sonnet 43) *bright* et *night* (« brillant » et « nuit »), je peux bien me permettre cette traduction ! Pour vous parler du « je veux bien », je dois revenir un peu en arrière.

J'ai publié la traduction que je viens de citer, avec celle du sonnet suivant, il y a quelques années dans la revue dirigée par Jean Daive et éditée par Éric Pesty, *K.O.S.H.K.O.N.O.N.G.*⁴. Dans ces traductions, les treize plus sept occurrences de *will* sont en fait traduites par le mot « oui ». En exergue de ces deux textes, il y avait un court passage – les derniers mots – d'*Ulysse* de James Joyce⁵ : « Et oui j'ai dit oui je veux bien Oui. » En lisant le long monologue de Molly Bloom qui termine ce livre – long monologue ponctué par le seul retour du oui, d'abord très espacé puis de plus en plus serré, jusqu'au fragment que j'ai cité – alors que je me penchais sérieusement sur le sonnet 135, c'est-à-dire en songeant à le traduire, j'avais été frappé par l'homophonie entre le français « oui » et l'anglais *will*. Traduire *will* par « oui » m'était alors apparu comme une évidence. C'est ce qu'on appelle une épiphanie, je crois ! « En effet, je me suis dit, quel mot dit mieux le désir et le consentement que "oui" ? » Puis en allant voir l'original anglais, « *And yes I said yes I will Yes* », j'ai retrouvé mon *will*, plus précisément *I will* qui avait été traduit « je veux bien ». Un « je veux bien » qu'en même temps que « oui » à chaque *will*, j'ai intégré à ma traduction là où l'anglais parlait d'acceptation.

3. Voir deuxième lettre.

4. N°15, 2018.

5. Dans la traduction d'Auguste Morel.

« Ne vas-tu, toi dont le oui est large et spacieux, Jamais consentir à cacher mon oui dans le tien ? En d'autres oui semblera vraiment gracieux, Et en mon oui pas l'ombre d'un je veux bien ? »

J'en étais là, ce matin, de la répétition de ma prochaine exposition, quand je me suis mis à réfléchir à ce « je veux bien ». Et je me suis demandé : « Qu'est-ce que tu as fait au juste en traduisant *acceptance* par “je veux bien” ? »

En traduisant *acceptance* par « je veux bien », tu n'as pas seulement cité Joyce dans un sonnet de Shakespeare, quoique tu prennes cet anachronisme très au sérieux. En traduisant *acceptance* par « (un) je veux bien », tu n'as pas seulement figé le consentement de Molly Bloom en un substantif, et fait de celle à qui est adressé le sonnet de Shakespeare un genre de Pénélope. En traduisant *acceptance* par « je veux bien », tu as intégré à la question que je te pose, ou plus exactement à la demande que je te fais : « Et en mon oui pas l'ombre d'un je veux bien ? », la réponse souhaitée. Mais ce n'est pas tout, quoique cela ne soit pas anodin dans un sonnet criblé de oui en français, qui peut se lire comme une imploration : « Dis oui ! Allez, dis oui ! » En traduisant *acceptance* par « je veux bien », tu as ajouté un « je » au sonnet.

Évidemment, à peine m'étais-je dit cela, ce matin, que je suis retourné au sonnet original pour voir s'il comptait déjà des *I*, des « je », et combien.

Le sonnet 135 ne compte qu'un seul *I*, au troisième vers. Un *I* qui dit « *I am* », « je suis ». Qui dit en fait « *am I* » (une inversion qui permet à Shakespeare de placer le pronom sur un accent du vers et d'en faire un pronom tonique, un « je suis, *moi* »). Mais cette inversion ne m'empêche pas, si je me recule pour voir graviter autour d'« *am I* » ces treize ou quatorze *will* dont j'ai dit qu'ils étaient, entre autres, l'abrègement du prénom de l'auteur, de reconstituer le *Will-i-am* qui plane sur ce sonnet.

Bon. Mais ce « je » de « je veux bien », au huitième vers, ce « je » figé dans le *mot* « je veux bien » n'est pas le même que celui qui dit « je suis », là-haut, au troisième vers (et qui fait retentir ses *will*-oui aux quatre coins du sonnet). Non, bien que ce soit lui qui le prononce. Ce « je » est de toute évidence le « je » de la personne à qui je fais la demande, à qui, dans tout le reste du sonnet, j'adresse, du troisième vers, des « tu », des « toi », des « ton » et des « tien » : « Ne vas-tu, toi dont le oui est large et spacieux Jamais consentir à cacher mon oui dans le *tien* ? » C'est donc le « je » de « tu ». Le « je » que « tu » assumera à son tour, que tu assumeras à ton tour, toi à qui je fais cette demande, à qui je pose ces

deux questions, que treize fois j'implore : « Dis oui ! Allez, dis oui ! », quand tu voudras enfin répondre que tu veux bien. Ou plutôt quand tu voudras enfin répondre : « Je veux bien. »

Car c'est comme cela qu'on se parle : chacun à son tour assume le « je » et s'adresse à l'autre en lui disant « tu » (ou « vous »). Chacun à son tour est « je », puis le « tu » d'un autre « je », le « tu » du « je » de l'autre.

Remarquez que je ne suis pas en train de vous parler de quelque chose que Shakespeare a écrit, mais d'un mot de ma traduction, d'un mot que j'ai écrit, *moi*. Ce « je » n'est que de mon côté du texte, pour ainsi dire ; il n'existe pas dans le sonnet original ni d'ailleurs dans aucun autre sonnet du cycle. Jamais, dans aucun sonnet, « tu » ne prend la parole. Jamais « tu » ne fait de « je » un « tu ». Tout ce qu'on sait de ce que « tu » dit (et c'est assez rare), que « tu » soit un jeune homme, comme dans la plus grande partie des *Sonnets*, ou bien une femme, comme dans ce sonnet, est rapporté par celui qui dit « je » pour son compte. Je ne suis pas non plus en train de dire que j'ai eu tort de traduire *acceptance* de cette façon, même si je pourrais m'interroger sur la pertinence qu'il y a à faire faire au texte en français quelque chose qu'il ne fait nulle part en anglais.

Accaparé par ce « je » en excès, j'en suis venu à réfléchir au fait que c'est toujours à la première personne que je dis ces expositions, que je parle les traductions des *Sonnets*. Pourrais-je faire autrement ? Ce ne serait sans doute pas si acrobatique, pas si compliqué de dire ce que je vois en laissant tomber le « je vois », comme le préconisait Wittgenstein⁶. De ne pas dire : « En me reculant pour voir le sonnet dans son ensemble... », mais, par exemple : « Si l'on se recule pour voir le sonnet dans son ensemble... ». Bien que lorsqu'on parle dire « je » semble naturel et que de ce « je », quantité d'autres intonations de la première personne semblent accessibles. Et puis en anglais, *I*, « je », et *eye*, l'œil, se prononcent de la même façon. Or cette homophonie est au cœur des *Sonnets de Shakespeare*. Je pourrais donc prétendre que c'est cette homophonie entre *I* et *eye* que j'ai traduite en disant ce que je vois, en disant : « Je vois... », en maintenant ce « je », en ne le niant pas.

Et puis en ne parlant pas à la première personne, je me serais privé de ces moments que je vous ai fait remarquer dans la première lettre – et il y en a eu plusieurs ici – où le « je » de celui qui les décrit est en concurrence (concurrence heureuse, il me semble) avec le « je » qui parle dans les *Sonnets*. Où je dis ce que « je » dit (et non plus seulement ce que je vois) en disant moi-même « je ». Moments qui sont aussi, par conséquent, des moments où le « tu » et le « vous » des *Sonnets* tendent à se confondre avec le « tu » et le « vous » adressés aux auditeurs-

6. Voir deuxième lettre.

spectateurs, puis aux lecteurs, de mes interventions. Dans le fond, c'est ça qui est le plus acrobatique : faire tenir ensemble ces « je » concurrents. Je veux dire profiter de leur concurrence et, tel Buster Keaton aux prises avec un espadon, quand un autre surgit utiliser le premier pour croiser le fer avec le second⁷.

Je ne sais pas dans quelle mesure m'être attardé sur ce pronom en excès changera l'exposition que je prépare. Ce n'était pas mon intention de m'y attarder, ce matin. Mais en y revenant, je me suis dit une chose encore. Je me suis dit qu'en passant d'*acceptance* à « je veux bien », en donnant à lire la réponse souhaitée à l'intérieur de la demande insistante, en maintenant figé dans le substantivé « je veux bien » le pronom « je » prêt à servir, ce que la traduction donne à entendre, c'est le silence de l'interlocutrice, le silence de « tu ». Et depuis, je médite sur ce silence.

De l'intervention du mois dernier, que j'évoquais dans ma première lettre, je me souviens surtout d'une chose qui est (outre que sous les projecteurs il faisait une chaleur épouvantable et qu'il y avait beaucoup de monde) que lorsque j'ai dit : « Je me recule pour voir le sonnet dans son ensemble », je me suis reculé pour de bon. Et en levant la main, comme j'ai l'habitude de le faire, pour indiquer la place du mot « lignes » sur le sonnet virtuel devant moi, ce que j'ai vu, ce sont les personnes qui m'écoutaient. Les visages des personnes installées sur les gradins et d'autres assises devant, par terre sur les coussins, qui écoutaient, qui regardaient, et formaient des lignes, de longues lignes bien réelles, bien vivantes. Je crois qu'elles aussi se sont vues dans le sonnet à ce moment-là. Et ça, je ne l'avais pas prévu.

Prenez votre temps !

Merci à Stéphanie Réchet pour sa précieuse relecture de ces trois lettres.

7. *The Navigator*, 1924.